

Isabelle Fable

CES TROUS DANS MA VIE

récit

Préface de Gabriel Ringlet

M.E.O.

Isabelle Fable

CES TROUS DANS MA VIE

récit



M.E.O.

Préface

QUELQU'UN S'AGENOUILLE

Pendant longtemps j'ai tenu à distance le verbe *s'agenouiller*. Jusqu'au jour où Etty Hillesum m'en a proposé une lecture que je n'attendais pas. Cette jeune femme juive morte à Auschwitz le 30 novembre 1943 aurait pu éviter l'arrestation, mais elle a refusé. Elle a voulu rester solidaire, réconforter les siens, les accompagner jusque dans la mort. Dans son journal, elle parle de « la fille qui ne savait pas s'agenouiller ». J'entends encore ces mots où elle dit : « Parfois, au moment où on l'attendait le moins, quelqu'un s'agenouille soudain dans un recoin de mon être. Je suis en train de marcher dans la rue, ou en pleine conversation avec un ami. Et ce quelqu'un qui s'agenouille, c'est moi »[1]. S'agenouiller dans ce sens-là, ce n'est pas se soumettre, s'abaisser servilement, mais s'étonner et même, « au-delà de la pire douleur », rendre grâce.

Il me semble que tout au long de son récit, Isabelle Fable s'agenouille dans un recoin de son être. Elle aussi a voulu accompagner « les siens », les réconforter, rester solidaire « jusque dans la mort ». En particulier la mort de son fils aîné devant qui elle s'est agenouillée tant de fois pour que lui se redresse.

En lisant *Ces trous dans ma vie* et en découvrant comment l'auteure nous entraîne à vivre avec elle la perte d'un père, d'une mère, d'un époux, d'un enfant… je pensais constamment à l'invitation du romancier Jean Sulivan : *« Tout ce que l'on nie*

1 Etty Hillesum, *Une vie bouleversée. Journal 1941-1943*, Paris, Seuil, 1985, p.193.

s'accumule : ainsi la mort que l'on refoule à chaque seconde finit par exploser comme une fleur. Laisse ta blessure ouverte. Penche-toi sur l'abîme. […] Du fond de la nuit naîtra peut-être l'humble joie » [2].

Isabelle Fable nous écrit du fond de la nuit en demandant à son écriture de jeter un pont vers celles et ceux qui acceptent de s'enfoncer avec elle dans ce récit bouleversant. Un pont de mots sur lequel on progresse en tremblant. Mais je vous invite à l'emprunter. Même si vous avez le vertige. Et vous l'aurez à certains moments… Avancez quand même, car l'auteure vous tient la main avec délicatesse, en vous offrant le soutien d'une parole poétique qui aide à traverser.

Du début à la fin, Isabelle accepte de laisser sa blessure ouverte.

D'abord pour mettre son père au monde. Premier trou. Blessure d'accouchement difficile quand elle est « prise soudain de crampes violentes ». Mais c'est une naissance. Il y a du soleil dans cette blessure-là, et de l'éblouissement quand elle dévisage « éperdument » ce mort « si vivant » au moment où il entre dans la lumière.

Du côté de sa maman, la blessure coule plus douloureusement quand l'auteure nous confie que « sa vie a été trop longue » et « sa mort plus encore ». Des pages interpellantes et qui dépassent largement une situation personnelle là où elle évoque « la vieillesse dans toute sa tristesse ». Jusqu'où entendons-nous le « ça suffit » que nous adressent tant de personnes en extrême précarité, parfois au bord du désespoir ?

Blessure ouverte et trou plus large encore quand une épouse raconte la longue et douloureuse mise au monde de celui qui

2 Jean Sulivan, *Petite littérature individuelle*, Paris, Gallimard (Coll. « Voies ouvertes ») 1971, p.34.

a partagé ses jours et ses jours : Jean-Jacques, à qui elle rend ce bel hommage : « Ta mort, magnifique étincelle, qui a fait lever la nouvelle Isabelle ». Des pages qui, là encore, quittent le rivage familial et s'élargissent en nous plongeant au cœur des questions de santé les plus actuelles. Nombre de lecteurs y reconnaîtront leur propre chemin.

Quand l'auteure en vient à son fils, Olivier, la blessure envahit le corps tout entier. Pendant plus de 70 pages, elle se penche avec lui sur l'abîme, jusqu'à le rejoindre dans l'enfer de son effondrement. Elle ne nous épargne rien de cette torture, et elle a raison. Nous vivons avec elle et avec ses autres enfants une « lente dégringolade » au cœur du tragique et de l'insupportable, en pays de morbidité. Et pourtant, alors que l'univers de ce fils attachant ne cesse de se rétrécir, elle tente d'accueillir le plus petit signe de répit comme un début d'élargissement. Un fils qui a voulu garder sa liberté jusqu'au cœur de sa propre prison : « Ne jamais se laisser capturer. Plutôt mourir. Quitte à se laisser mourir si on n'arrive pas à se tuer ».

Tout au long de cette partie, la maman s'interroge et nous interroge : « Où commence et où finit le droit de gérer sa propre vie ? […] A-t-on le droit de se nuire à soi-même ? A-t-on le droit de se tuer ? La société dit non, tu m'appartiens. Mais l'individu n'appartient pas à la société. Ni à ses parents. Ni à ses enfants. À personne. Qu'à lui-même ».

Mais la joie au fond de cette nuit ? L'humble joie ?
Peut-être faut-il parler d'une miette ? Je songe à Anne Perrier :
Si une miette
Pouvait dire sa joie
D'être miette
Les rossignols se tairaient

Pas le bonheur, la joie.

La joie ne garantit pas la sérénité mais elle peut surgir dans l'impasse et même éclairer le malheur. Mûrie par l'épreuve, elle accompagne la gravité et fait l'expérience du manque. Tapie à ras du sol, elle est très terrienne, la joie. Elle ne repousse pas le doute et peut venir surprendre la souffrance, au moins un peu : l'humble joie.

Tout à la fin du parcours, l'auteure s'interroge sur « l'après-mort », cet étrange « ailleurs » où se retrouvent, dit-on, nos « disparus ». On parle des « restes », de la « dépouille » (« ce dont le mort s'est dépouillé »), mais une fois débarrassé de cette dépouille que devient l'être sans matière, « l'autre reste » ? Qu'en est-il de la partie « subtile » qui animait le corps ?

En écoutant les questions en cascade d'Isabelle Fable, je repense à « la fille qui ne savait pas s'agenouiller » et à ce soir d'un certain jeudi où un prophète en Israël, parce qu'il trouvait l'homme tellement grand, s'est agenouillé à ses pieds. Un Dieu « à ras du sol » disait Jean-Yves Quellec et qui « se plaît à hauteur d'hommes ». Ce Dieu fragile, désarmé, qui a osé rencontrer ces trous de tant de vies, à Auschwitz, Etty Hillesum le priait ainsi : « J'ai compris, j'ai compris que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est nous qui devons t'aider. Nous pouvons faire que quelque chose de divin soit encore là présent »[3].

Je suis convaincu, si vous voulez bien donner au mot « divin » un sens large et ouvert, que dans les pages que vous tenez en main, quelque chose de divin se trouve encore là présent.

Gabriel Ringlet

3 Cette idée d'« aider Dieu » au cœur de la souffrance revient à plusieurs reprises dans le journal d'Etty Hillesum.

Prendre la plume ?

Évoquer mes parents, perdus. Mon mari, perdu. Mon fils aîné, perdu.

Exprimer ma souffrance. Et ce que leur mort m'a fait comprendre de la vie.

Écrire, pour évacuer la douleur.
Écrire, pour conjurer la mort.
Écrire, pour continuer à vivre.
Pour témoigner de votre vie. De notre vie.
Écrire, pour vous faire vivre, par-delà la mort.
Faire vivre mes morts à travers mes mots.
Écrire, pour ne pas vous perdre.
Et dire tout ce que vous m'avez apporté.

Cette dernière mort, celle de mon fils, mon petit, mon aîné, mon enfant, si horrible et si injuste, si insupportable, c'est le coup de fouet qu'il me fallait pour l'écrire, ce livre de mort, ce livre de vie qui me trotte en tête depuis des années, depuis que je les perds, un à un. Ils sont toujours là, bien sûr, absents pour toujours, présents pour toujours.

Le parfum de ceux qui sont partout reste flotter… Ma tête a dit *partis*. Ma main a écrit *partout*. Je l'ai découvert plus tard en me relisant. Le subconscient ? Ou un message ? Ils sont toujours là, partout, au lieu d'être quelque part. Plus de corps, plus d'espace, plus de temps. Ils sont là autrement. Sans matière, légers.

Mes morts… Partis, l'un après l'autre, au fil des années.

Papa

Maman

Jean-Jacques

Olivier

De plus en plus de morts dans ma vie. Il faut que j'en parle. Malgré la douleur. Malgré les arbres sacrifiés pour le papier. J'ai besoin de les faire vivre. Besoin d'écrire pour ceux qui ont été ma vie, qui ont fait ma vie. Qui m'ont faite ce que je suis, à travers tous ces jours partagés. Écrire pour les enfants qui me restent, Sylvie, Chantal, Nicolas, pour ma sœur Marie-France et les enfants de mes enfants, Rémy, Robin, Chloé, Clara, Maya. Écrire.

Toutes ces morts, de plus en plus dures à vivre.

Perdre ses parents, c'est une étape cruelle. C'est perdre le passé, la clé d'entrée en vie, c'est avancer, c'est prendre leur place, prendre son tour dans le cirque de la vie.

Perdre son conjoint, c'est un traumatisme violent, à surmonter, pour continuer la route seul, amputé de sa moitié. C'est perdre le présent et devoir s'en construire un autre.

Mais perdre son enfant, c'est se voir arracher les entrailles du corps et de l'âme. C'est perdre l'avenir. C'est se perdre soi-même. C'est trop.

Toutes ces morts, si semblables et si différentes.

Papa, premier arrachement, la racine qui se dérobe d'un coup sous nos pieds, sans crier gare, et qui nous laisse désemparés, incrédules, anéantis.

Maman, la porte de ma vie, qui finit par succomber lentement, douloureusement, après une interminable descente en vieillesse, vieux tronc qui craque de partout, vermoulu, épuisé.

Jean-Jacques, ma ramure aux mille feuilles épicées, mille facettes de ma vie de couple, qui se brise net, frappé par la foudre d'un cancer de désespoir.

Et puis Olivier, mon bel arbre de vie, première branche issue de moi, qui m'est tranchée, sans que je puisse rien faire pour le retenir.

Quatre morts, quatre étapes à vivre, à assumer, à dépasser.

Perdre un enfant, c'est perdre une de ses raisons de vivre. Un élan brisé, avec des échardes éclatées qui font hurler. Un arbre qui brûle et qui pointe ses membres tragiques, indéfiniment, vers le ciel. C'est pire que tout. J'ai vu un jour un père vouloir se jeter dans la tombe de son enfant. C'était terrible. J'étais petite, je ne l'ai jamais oublié.

J'en connais beaucoup à qui c'est arrivé. On ne se rend pas compte, tant qu'on ne l'a pas vécu. Pas vraiment. On ne peut pas. Quel que soit l'âge, quelle que soit la façon, quelles que soient les circonstances, perdre un enfant, c'est se voir blessé à mort. Et c'est le voir lui, pire que blessé, privé de sa vie, de son avenir, de tout ce qu'on espérait pour lui. Invivable pour la mère qui l'a porté, qui lui a tout donné, qui a été son dieu, son univers, sa source de vie. Il a fait partie d'elle pendant neuf mois, seconde après seconde, à chaque respiration. Elle respirait avec lui. Elle respirait pour lui. Elle vivait pour lui.

Et quand elle le donne au monde, quand elle lui donne le monde, il fait encore partie d'elle, de son halo, elle continue d'être son dieu, son univers, sa source de vie pendant des années. Peu à peu, il s'ouvre et se déploie, prend son envol, mais

il reste imbriqué dans sa mère, qu'il le veuille ou non, qu'elle le veuille ou non. Il reste son enfant, elle reste sa mère. Pour toujours. Lien subtil, psychique, affectif, émotionnel. Unique. Même s'il est loin d'être parfait. La mère a ses défauts, l'enfant a ses défauts, la vie les bouscule. Mais il reste que… la mère reste la mère.

C'est la Femme, en qui il se retrouvera si c'est une fille, qu'il recherchera si c'est un garçon. C'est le Féminin et ses valeurs, à travers l'individu imparfait qu'elle est et malgré les dissensions entre eux. La mère, symbole de la Femme dispensatrice de vie… et de mort, par la force des choses. Car qui dit vie dit mort. Mais pas lui.

Ce n'est pas lui, l'enfant, qui doit mourir.

Figure tragique de la mère qui pleure son petit, qui tend au ciel son bébé mort, malade, égorgé. La Pietà, Vierge éplorée avec son grand fils mort dans les bras. Visages de souffrance éternelle, dans la vie et dans l'art. Moi, je n'ai même pas pu le prendre dans mes bras, mon fils, je n'ai pas pu le voir, le veiller, lui dire adieu, l'accompagner. Il était trop loin, il était trop mort quand on l'a trouvé. Ils l'ont emmené dans un linceul tel qu'il était. Et nous sommes restés seuls dans l'appartement vide, dans l'épouvantable odeur de cadavre. Tout ce qui restait de mon enfant, c'était cette odeur de mort. Tout était fini. Je l'avais perdu.

✲

Quand on perd un enfant, quelque chose est irrémédiablement foutu. On a failli à sa mission première, on n'a pas su le protéger. On est volé de son enfant. C'est irréparable, ce trou dans la vie.

Quand c'est arrivé, j'ai d'abord voulu le dire à tout le monde, le crier, le hurler. Puis je n'ai pas pu. Pas envie d'en parler, de crocheter la douleur, de réveiller l'horreur. Subir chaque fois le choc des questions, de la sympathie, des condoléances. J'ai dû le faire pour Papa, pour Maman, pour Jean-Jacques. Pour Olivier, je n'ai pas pu. Trop dur. Et que dire ? Je ne sais pas quand, comment, pourquoi il est mort. Je l'ai trouvé, c'est tout. Et c'est horrible.

Besoin d'en parler. Mais pas tout de suite. Il fallait le temps pour mettre en mots cette chose affreuse sans s'écrouler. D'abord l'accepter, l'admettre, l'assumer.

Perdre un enfant.

Cette horreur plane sur ma famille, de génération en génération. Je ne voulais pas le voir, je ne voulais pas le savoir, et pourtant c'est arrivé. À moi aussi, c'est arrivé. L'idée m'avait effleurée quelques fois déjà, mais je l'avais repoussée avec force. J'ai dû m'incliner.

Mes arrière-grands-mères et ma grand-mère ont perdu des enfants. Ma tante Josée a perdu Christine. Quatre de mes cousines ont perdu une fille : Rita a perdu Sandrine, Marie-Thérèse a perdu Clothilde, Colette a perdu Karine, Jeannine a perdu Nathalie. Je suis la cinquième de cette génération à perdre un enfant, la première à perdre un garçon.

Maman a failli me perdre, je suis née bleue, enroulée dans mon cordon, elle n'arrivait pas à me mettre au monde. Mais on y est arrivées toutes les deux. Elle l'attendait depuis si longtemps, sa petite Isabelle.

Elle a failli perdre Marie-France. J'avais moins de trois ans, mais je me souviens de notre jeu, dans la pénombre de l'antichambre, pendant que Maman travaillait à la cuisine. Nous

sautions du divan et y remontions, l'une après l'autre, pour sauter encore et encore. À cet âge, on saute mal, surtout d'un divan. Ce n'est qu'à trois ans que ce mouvement est acquis. Ma sœur était précoce, elle a marché à neuf mois, mais quand même, ce qui devait arriver arriva, elle est tombée, s'est reçue sur la tête. Peut-être suite à un rebond, elle était plus légère que moi. Commotion. Hospitalisation. À Édith Cavell. Je me souviens du nom. Et de l'odeur. Des visites, où l'on passait dans un couloir vitré. Et derrière les vitres, des enfants en cage, qui se cachaient dans leurs draps pour jouer aux fantômes. C'était impressionnant. Ma sœur a dû rester dans le silence et dans le noir. C'était grave. Le médecin avait prévenu Papa. Pas Maman. Elle allait mourir ou garder des séquelles. Il se trompait. Elle s'est parfaitement remise.

Moi-même, j'aurais pu perdre Sylvie, qui a mis trois minutes avant de respirer, parce que la sage-femme me disait de ne pas pousser, alors que le bébé pointait la tête… et que ce plouc de docteur plaisantait avec les infirmières en enfilant ses gants, au lieu de s'occuper de moi. Comme si on pouvait retenir un bébé qui naît ! Sept mille accouchements à son actif, la routine, quoi. J'ai changé de médecin pour les suivants.

Et j'ai bien fait, car Nicolas était emberlificoté, le cordon enroulé à la fois autour du cou et autour des jambes. Je m'épuisais, il suffoquait. Le placenta pouvait se déchirer d'un moment à l'autre, entraîner l'hémorragie et la mort pour nous deux. J'avais un bon médecin cette fois, il a compris ce qui se passait. La mort est passée bien près de nous ce jour-là.

Elle n'a pas eu Nicolas. Mais elle a frappé son père, vingt ans plus tard. Et son frère, vingt-cinq ans plus tard. Le jour anniversaire de Nicolas, on choisissait le cercueil d'Olivier.

Jean-Jacques au moins n'aura pas connu ce déchirement de voir mourir son fils. Peut-être qu'il l'attendait, là-haut, dans ce *partout* qui nous attend tous. Peut-être qu'il a pu l'accueillir. L'apaiser, le rassurer.

Peut-être aussi qu'il aurait pu le sauver, s'il avait encore été là. Mais il n'était plus là.

✻

Quand Jean-Jacques est parti, c'est tout un pan de ma vie qui s'est écroulé, comme une falaise dans la mer, bouleversant l'univers que nous avions construit à deux pendant plus de quarante ans. Et le calme n'est jamais revenu.

Déchirure verticale. Explosion horizontale. Il me manque toujours. Bien sûr qu'il me manque.

Mais le fils… L'enfant.

Je n'ai plus quatre enfants.

Cette évidence me traverse comme une flèche et me brûle.

La blessure ne se fermera pas, mon petit, mon aîné, celui qui m'a fait entrer dans ma vie de mère, qui a orienté ma vie, m'a liée définitivement à son père… Plus le voir, plus jamais. Plus l'entendre. Plus lui parler. Plus jamais. Et la façon dont il est mort. Seul. Si seul. Si épouvantablement seul.

Abandonné.

✻

Le conjoint, on le choisit, on l'aime, il est avec nous, à côté de nous. Si l'on a des enfants, on est liés à jamais par le sang des enfants partagés. Le perdre, c'est perdre quelqu'un qu'on s'est adjoint, qu'on s'est *accolé*. On peut espérer retrouver un

compagnon de vie. Un autre « autre » dont on fera l'aimé. C'est un lien délibéré qui se construit avec un étranger.

Pas les liens du sang. Ils sont donnés, ils sont innés, ils sont uniques.

Le père, on n'en a qu'un, la mère, on n'en a qu'une. Orphelin à jamais quand on les perd. Irremplaçables.

L'enfant qu'on a perdu, on peut en avoir dix, on peut en avoir vingt, celui-là, on l'a perdu. Il est unique, chacun d'eux est unique. Irremplaçable, comme les parents.

Perdre un enfant, c'est perdre quelqu'un qui s'est *décollé* de vous. Orphelin de son enfant. Il n'y a pas de mot pour le dire, on n'en a pas trouvé, tant la situation est inconcevable. Intolérable.

✳

À la mort de Papa, en 1990, j'étais bouleversée, j'ai eu besoin d'écrire. Et je l'ai fait. J'avais déjà perdu des membres de la famille, des proches, des connaissances. Un petit émoi, un petit chagrin, on n'est pas vraiment marqué, on n'était pas tellement liés. Des feuilles tombaient, qui ne me manquaient guère. Et puis, de plein fouet, la tornade qui m'arrache mon père. En le perdant, je perdais mon enfance, ma candeur, je prenais conscience de la fragilité, de la fugacité, et j'ai dû rééquilibrer ma vie en fonction de ce premier trou, de cette première déchirure. De ce premier manque.

À la mort de Maman, en 2010, j'étais en pleine tourmente personnelle, en rupture de confiance, trahie par celui en qui je croyais comme en moi-même. Tout plutôt que le mensonge, que je ne peux pas admettre. Mon ménage se fissurait et celui d'Olivier s'écroulait, Marie, sa troisième femme, abandonnait

le foyer, le laissant désespéré, « le seul bonheur étant pour lui désormais de ne plus rien attendre, de se détacher de tout ». La vie cruelle, impassible, comme un rouleau compresseur, écrasant tout sous ses impératifs impitoyables et ses soucis quotidiens. Et ce brusque malaise de Jean-Jacques, qui nous mène aux urgences à Sainte-Anne en pleine nuit. Il a peur d'y passer. Le cardiologue nous rassurera, rien de grave.

Je n'ai pas vécu la mort de Maman comme j'aurais dû. Elle a été éclipsée par trop d'autres souffrances. Cette mort, si distendue, entre l'hémorragie cérébrale et le moment où elle a lâché prise, après des semaines de semi-coma où elle nous regardait d'un œil fixe, regard coincé coin supérieur gauche, sans expression, sans parole, sans mouvement, des semaines immobiles, où l'on ne savait pas si elle nous voyait et nous entendait, si elle avait encore conscience de sa vie ou pas… Elle a traîné sa mort en longueur dans une affreuse fin de vie. Une mort lente, qui n'en finissait pas d'arriver. On était impuissant face à son impuissance à vivre ou à mourir, en balance, prisonnière d'un corps paralysé, où elle devait survivre car la mort ne la prenait pas. Quelle agonie ! Quelle triste fin, dans la décrépitude ! Que pouvait-elle penser ? Pensait-elle encore ?

À la mort de Jean-Jacques, en 2013, j'ai tout perdu d'un coup, je ne m'y attendais pas. Il était malade et c'était grave et il avait beaucoup maigri et il souffrait beaucoup. Mais il était « traité » et j'étais absolument sûre qu'il allait s'en tirer. L'idée de sa mort ne m'effleurait pas, je le soutenais, je le soignais, je l'encourageais. J'étais à ses côtés. Et là, d'un coup, après deux jours d'hospitalisation subite et d'agonie terrible, il a cessé de vivre. Il a cessé de respirer. C'était fini. Il partait, il me laissait. Le vertige de cette vie sans lui, comment y survivre ? Un gouffre s'ouvrait devant moi.

Mais quand j'ai perdu Olivier… Il allait mal depuis longtemps. Il n'en pouvait plus de vivre, je le savais. Il souhaitait mourir, je le savais. Mais le choc de le trouver là… comme ça. Dans cet état. Dans cette position. Nous ne saurons jamais ce qui s'est passé. Quand, comment, pourquoi ? Il était mort depuis deux semaines au moins, a dit l'entrepreneur des pompes funèbres. Mort depuis deux semaines. Seul. Il n'y a pas de mots pour dire cette souffrance. Il avait fini de souffrir. Mais pas nous. Pas nous.

Les regrets, les remords, les questions, les pourquoi, les comment, les si j'avais été là, si j'avais pu, si j'avais su… Si… Est-ce que ça aurait empêché quelque chose ? Il allait si mal depuis si longtemps et nous étions si impuissants. Nous n'avons pas pu le sauver de son désespoir.

Sa mort a été la pire, la plus cruelle de toutes les morts. Ils sont de plus en plus nombreux, au fur et à mesure qu'on avance dans la vie, les gens qui nous quittent. Il suffit de regarder un album de photos, de consulter un répertoire pour voir tous les manquants.

Jean-Jacques a perdu ses parents à un an et demi d'intervalle, brusquement projeté au sommet de la pyramide familiale. Il lui a fallu faire face. Il l'a fait, sans manifester la douleur qu'il ressentait. Je n'ai sans doute pas mesuré l'intensité de cette perte, dans le tourbillon de vie où nous étions, avec nos quatre enfants si vivants, et déjà deux petits-enfants et un troisième en pointillés. La vie submergeait la mort et la dissolvait. Mais lui, perdait ses parents. Nous devenions tout pour lui, désormais, sa femme et ses petits.

J'ai partagé la vie de mes beaux-parents pendant un quart de siècle, nous avons toujours été proches, et finalement, j'ai vécu près d'eux plus longtemps qu'avec mes parents. Mais cela

n'avait rien de comparable. Le déchirement n'est pas le même, car le lien n'est pas le même. C'était un lien-pont, à travers Jean-Jacques.

✻

La vie continue. Elle doit continuer. Malgré nos disparus. Sans eux. Pour eux.

Curieux ce mot, *disparus*… Une porte d'espoir peut-être de les voir reparaître un jour ? Ou de les rejoindre dans cet étrange ailleurs où ils ont *disparu* ? On a si peur du mot *mort*. Et pourtant, elle est là, la mort, omniprésente, inscrite en nous, qui nous attend. Deux faces de la même médaille, la vie, la mort. Et nous vivons chaque jour de la mort des autres, puisque toute vie se nourrit fatalement d'autres vies. C'est la loi. Et la philosophie la plus sophistiquée n'y changera jamais rien. Il faut tuer pour vivre. La vie et la mort sont intrinsèquement liées, elles dépendent l'une de l'autre. La vie se mange elle-même, éternellement, et se régénère. Nous ne sommes que des éléments. Des aliments.

Mais ces belles paroles n'empêchent pas la souffrance. La mort de ceux qu'on aime et qui nous manquent, comment l'accepter, comment la supporter ?

Il faut arriver à dépasser leur mort pour retrouver leur vie au-delà de la mort, envelopper la douleur du manque dans un cocon blanc, vivant, moelleux, se rappeler ce qu'ils étaient avant d'être ce corps sans vie, imaginer ce qu'ils sont peut-être ailleurs, dans une autre dimension, sauvegarder ce qu'ils sont toujours pour nous, ce qu'ils nous ont donné, ce qu'on leur a donné, ce qu'on a partagé, ce qu'on a construit, ce qu'ils nous laissent dans le corps, dans le cœur, dans la mémoire. Sauver

l'essence. Sauver l'essentiel. Leur âme nous reste, qu'on l'appelle ainsi ou autrement. C'est peu, mais c'est précieux.

Les *restes* d'un homme désignent habituellement son cadavre et ses ossements, éléments physiques qui *restent* perceptibles à nos sens physiques. Sa dépouille. Ce dont il s'est dépouillé. Car le vrai *reste* n'est perceptible que dans l'imperceptible et échappe à nos sens comme à notre raison.

C'est le mystère de la Vie/Mort, qu'aucune philosophie ou religion n'a pu percer. On ne comprend (peut-être) qu'au moment du grand saut, du plongeon dans l'inconnu qui fait si peur.

La mort ouvre la porte de la vie, elle ouvre une brèche. Il faut oser s'y faufiler. Bien sûr, la perspective de tout perdre nous étreint le cœur. Mais que serait la vie sans la mort ? Un éternel mouvement vers une vieillesse éternelle. Et même en supprimant la vieillesse par un tour de passe-passe magique, la vie alors serait figée (morte ?) dans un infini présent sans mouvement, sans changement, sans évolution, sans naissance. Un monde immobile. Or, la vie est mouvement. La mort fait de la place pour d'autres individus, d'autres formes de vie, d'autres expériences de l'évolution. La mort des individus, c'est la vie de la Terre.

C'est la précarité de la vie qui la rend merveilleuse. La mort donne du sel à la vie. Il faut l'accepter, dans toute son évidence et toute sa cruauté.

✻

Accepter la douleur de la perte comme la rançon du bonheur. Inéluctable. À grand bonheur, grand chagrin.

Toute la vie finalement n'est qu'une succession de rapprochements et d'arrachements. La seule personne qui soit avec nous, d'un bout à l'autre de la vie, c'est nous-mêmes. Solitude existentielle. On naît seul. On meurt seul. Chacun sa vie, chacun sa mort, c'est une expérience personnelle, que ce passage sur Terre. Les autres vont et viennent autour de nous et s'en vont un jour ou l'autre. Ou bien c'est nous qui partons.

On fait partie de sa mère, on lui est arraché dans la douleur. On ne lui est pas toujours rendu. Je suis née un dimanche, elle ne m'a reçue pour m'allaiter que le mercredi. Trop tard pour elle, trop tard pour moi. Trop tard pour l'imprégnation. J'étais née en clinique dans la technologie aseptisée, déshumanisée des hommes, où l'on ne comprenait pas, sans doute, l'essentiel du lien mère-enfant, à ne surtout pas briser en les séparant. Quelle détresse pour les deux… quelle cruauté! L'imprégnation ratée, je suis toujours restée anxieuse d'être abandonnée, d'être mal aimée, de mal faire, de ne pas en faire assez… et la relation à ma mère n'a pas été ce qu'elle aurait dû être.

Après cette mauvaise expérience, Maman a choisi de faire naître ma sœur chez sa mère, avec l'accoucheuse qui avait mis au monde tous les enfants de sa sœur aînée. Et tout s'est bien passé, entre femmes, en famille. Autre ambiance, autre naissance, autre relation, autre tempérament.

L'école, nouvel arrachement, quitter le foyer, affronter les autres. Se faire accepter. Se faire aimer de ceux qui ne sont pas programmés pour nous aimer.

Tout au long de la vie, on se rapproche de certains et on en est séparé par les circonstances, les déménagements, les disputes, les divorces, les départs, les morts…

On aime, on souffre.

Après chaque deuil, il faut se relever. Pour les autres. Pour le mort. Pour soi. Rester centré sur soi et ce qu'on a à vivre. Avec le souvenir ancré en nous comme une bouée pour nous aider à surnager.

Étrange partage que cette proximité paradoxale que crée la mort d'un être aimé, qui nous quitte… et qui vient faire partie de notre profondeur intime. Nous nous chargeons de lui, en quelque sorte. Nous le prenons en nous pour une autre forme de vie, subtile.

À chaque mort, une partie de moi est morte avec eux. Une partie d'eux est venue vivre en moi, à travers moi. Je leur offre mes yeux, ma voix, ma vie. Je suis leur lien à ce monde qu'ils ont quitté, une porte qui reste entrouverte pour eux… s'ils le veulent. Une manière de poursuivre leur vie terrestre.

Ce livre sera un entrebâillement vers eux, une main tendue…